

LUCIE CASTEL

TOUTES LES VIES D'ALICE

ROMAN

**PRIX
CHARLESTON
POCHE**

SÉLECTION
2024



LUCIE CASTEL

TOUTES LES VIES D'ALICE

« Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. » Telle est la devise de Sarah, qui s'est efforcée de construire sa vie en accord avec ce principe simple, à force de Post-it et de to-do lists. Mais dans ce mécanisme en apparence bien huilé se cache un grain de sable qui pourrait tout faire basculer... Le jour où elle apprend que sa sœur est hospitalisée dans un état grave, à peine quelques jours après lui avoir laissé un message énigmatique, Sarah se rend immédiatement à son chevet. En retrouvant Aigues-Mortes, la ville de leur enfance, qu'elle a fuie vingt ans auparavant, c'est comme si tout son passé refaisait surface. Peut-être est-ce enfin l'occasion de l'affronter pour trouver sa place à elle...

Un roman familial inoubliable, des personnages bouleversants de justesse, une plume addictive et une intrigue au suspense parfaitement maîtrisé... Impossible à lâcher !

« Un roman puissant et sincère. »

Tom, @book_by_tom_

« Une claqué littéraire. Un livre qui nous touche et ne nous laisse pas indemne. »

Coralie, @lilyreadings

Lucie Castel a déjà écrit plusieurs comédies romantiques à succès, ainsi que des polars sous le pseudonyme d'Oren Miller. Son premier roman, *Pas si simple*, a connu un véritable succès en France et à l'étranger. Elle anime également des ateliers sur l'écriture et l'édition.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-191-4



9 782385 291914

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
française



www.editionscharleston.fr

TOUTES LES VIES D'ALICE

De la même autrice, aux éditions Charleston
Comment bien rater son mariage à Noël, 2021
Quand la vie s'en mêle – Tome 1 : Adèle, 2023
Quand la vie s'en mêle – Tome 2 : Valentine, 2023

Ouvrage publié avec le concours de l'agence Kalligram

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76 boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-191-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu
de forêts gérées durablement.

Lucie Castel

TOUTES LES VIES D'ALICE

Roman



*« Le mal n'est jamais spectaculaire.
Il a toujours forme humaine,
il partage notre lit et mange à notre table. »*

W. H. Auden

PROLOGUE

Aigues-Mortes, 22 septembre 1987.

Les cloches de l'église s'étaient tues. Aigues-Mortes ne portait jamais aussi bien son nom que les jours d'enterrement.

Entre les remparts de la cité fortifiée, le malheur des uns frappait aussi les autres. Pendant un temps, tous les habitants portaient le deuil, tantôt avec sincérité tantôt avec hypocrisie, parfois un peu des deux.

Catherine Louvier reposa sa nièce à terre. La petite n'avait que la peau sur les os, mais après l'avoir trimballée du cimetière jusqu'au magasin, le constat était clair : elle pesait une tonne.

— Allez ma chérie, assieds-toi sur le banc, mémé Odette va ouvrir la porte.

Catherine agita la main en direction de sa mère qui venait de les rejoindre. Odette eut l'air surprise.

— C'est toi qui as les clés, précisa Catherine avec un léger agacement.

— Pas du tout. Si je les avais prises, je m'en souviendrais.

— Quand nous avons quitté la boutique, j'ai dit : maman, prend les clés, je prends Noémie.

Odette se concentra en tripotant sa tresse interminable dont le blanchiment s'était accéléré depuis la disparition de son autre fille. Catherine savait qu'elle ne pourrait rien tirer de sa mère, elle leva les bras au ciel dans un geste d'impuissance.

— Eh ben, la sénilité chez toi, elle est super précoce. Donne-moi ton sac.

— Si tu me donnes le tien.

— Tu insinues que c'est moi qui ai les clés ?

— Ah, je n'insinue rien, je dis.

— Tu me fatigues, mam...

La petite Noémie interrompit Catherine en tirant fort sur sa veste. Cette année, l'été indien boudait la région et les habitants claquaient des dents.

— Attends, ma chérie, je règle son compte à ta grand-mère et je suis à toi juste après.

Du haut de ses deux ans, la gamine possédait un regard d'une grande maturité et d'une grande tristesse aussi. Elle n'avait aucun souvenir de la perte de sa mère, mais quelque chose dans son corps l'avait pourtant intégrée. L'enfant souriait peu et riait encore moins, aussi silencieuse que les rues de la ville ce jour-là.

— On est en train de se donner en spectacle, grogna Catherine en ouvrant le sac de sa mère sous les regards curieux des habitants qui regagnaient leur demeure en commentant le déroulé de la cérémonie funéraire.

Noémie refusa de lâcher la veste de sa tante et continua de tirer dessus avec de plus en plus

de vigueur. Odette poussa un soupir aussi blasé qu'agacé. Elle fourra la main dans la poche de la veste de Catherine et en sortit un trousseau de clés. Dès l'instant où l'objet de la discorde fut retrouvé, Noémie lâcha le pan de tissu. Catherine cligna des paupières, plus perplexe que mal à l'aise.

— Pardonne à ta tante, mon petit ange, dit Odette qui jubilait, elle perd la boule.

Noémie haussa les épaules, donnant ainsi l'impression qu'elle comprenait la conversation. Mais, très vite, son regard fut attiré ailleurs. Elle glissa du banc avec l'hésitation de son jeune âge et fit quelques pas imprécis en direction d'une autre petite fille, à peine plus âgée qu'elle, qui lui faisait face un peu plus loin dans la rue. Le visage fermé et aussi gris que le ciel, l'autre enfant tirait fort sur sa belle robe du dimanche jaune poussin qui faisait tache dans le décor. Le visage d'Odette s'assombrit.

— Bonjour Sarah, lança Catherine à l'intention de la petite fille, où est ta maman ?

Celle-ci fit une grimace difficilement compréhensible pour un adulte. Une fois près d'elle, Noémie toucha avec curiosité l'une des nombreuses fleurs en tissu qui ornaient la robe de Sarah. Odette et Catherine échangèrent un regard inquiet.

— Sarah ! je t'ai déjà dit de ne pas t'éloigner !

La voix aiguë claqua dans l'air aussi efficacement qu'un fouet. Une jeune femme blonde ressemblant à Grace Kelly jusque dans les moindres détails marcha d'un pas rapide en direction de Sarah. Elle l'empoigna par le bras et la tira sans ménagement.

— Je ne veux pas que tu t'éloignes. Il faut toujours que tu me contraries, même aujourd'hui.

— Tout va bien, elle voulait juste jouer avec quelqu'un de son âge, intervint Catherine.

— Dans votre boutique de verroteries où, à tout moment, des enfants peuvent briser un de vos bidules et se couper ?

— Isabelle, soupira Catherine, tu sais qu'on ne laisse jamais des enfants sans surveillance circuler dans le magasin.

— Je préfère ne prendre aucun risque, je pense que vous pouvez comprendre pourquoi.

Sans attendre de réponse, Isabelle s'éloigna, le bras de sa fille solidement tenu. Elle rejoignit un petit groupe qui observait la scène, visiblement désesparé. Sarah n'avait émis aucune protestation, comme si elle jugeait avec tristesse et renoncement ce qui se passait autour d'elle. Quand sa mère daigna la lâcher, elle se réfugia derrière une autre enfant un peu plus âgée et plus grande d'une bonne tête.

— Allez, mes petits lapins, ne nous trompons pas de terrier, ordonna la belle blonde à sa progéniture bien que l'ordre valût pour tout le monde.

Catherine enfonça la clé dans la serrure de la porte d'entrée.

— Je ne devrais pas dire ça, alors qu'on sort de l'église, mais quelle garce.

— Hmm, répondit Odette, je plains ses parents.

— Arrête, s'ils l'avaient un peu mieux élevée, elle ne serait pas devenue comme ça. Regarde-la, la reine du bal, tout ça parce que son notaire est collé à elle. Totalement scandaleux.

Odette prit Noémie dans ses bras en poussant un couinement sous l'effort. À l'intérieur de la grande maison, les murs épais avaient conservé l'humidité des dernières semaines chargées de pluie.

— Ce n'est pas si simple, soupira Odette, les parents font de leur mieux, mais parfois, les meilleurs engendrent les pires.

— Il aurait suffi qu'ils lui disent non plus souvent et elle n'aurait pas grandi en étant convaincue que tout le monde doit faire ses quatre volontés. Elle et moi ne sommes pas si différentes. Et il a fallu qu'elle se reproduise. Pauvres gamines. J'ai peur de ce qu'elles vont devenir avec une mère pareille. D'autant que leur père va vite mettre les voiles, tu verras.

— Ne resteront plus que les petites et les ombres qui les encerclent.

— Ah non, hein, ne recommence pas avec tes délires mystiques. D'ailleurs, les clients se plaignent de l'odeur d'encens que tu brûles à longueur de journée dans le magasin.

— Je maintiens la maison hors de l'influence des mauvais spectres.

— Ça y est, tu me refatigues. Les mauvais esprits, les monstres, les petits lutins n'existent que dans ta tête, maman. Les êtres humains sont bien assez cinglés pour alimenter les cauchemars. La preuve.

D'un mouvement du menton, Catherine désigna la direction qu'avaient prise Isabelle et sa famille.

— Nous sommes d'accord, les gens font les monstres, acquiesça Odette. Tant qu'ils restent cachés sous le lit des enfants, ce n'est pas grave. Ce qui l'est, c'est quand ils les bordent et les élèvent.

— Dans ce cas, je me demande comment ces deux gamines vont s'en sortir, une fois adultes.

— Elles ne s'en sortiront pas, sauf si elles trouvent la bonne aide.

Catherine dévisagea sa mère.

— Oh, non, tu ne te mêleras pas des histoires de cette famille, ni aujourd'hui, ni demain, ni dans vingt ans. Je vais nous préparer un feu. Quelle horrible journée.

Odette referma la porte d'entrée. Au-dessus de leur maison, la grisaille du ciel, si rare dans la région, s'était retirée. Les nuages avaient-ils disparu ou avaient-ils seulement suivi Isabelle et ses filles ?

CHAPITRE I

De nos jours.

Sur la tapisserie, la déchirure d'à peine un centimètre obsédait Sarah. Dans la chambre meublée avec soin, cet accroc gâchait tout. Sarah ferma les yeux, mais la question demeurait : depuis quand le papier peint s'était-il abîmé ?

Les gémissements d'Alex lui rappelèrent qu'une autre réalité existait en dehors de la tapisserie. Ils faisaient l'amour depuis une quinzaine de minutes. Au-dessus d'elle, le visage d'Alex avait conservé intact ce charme ravageur qui l'avait subjuguée sur les bancs de la faculté. Elle l'aimait tant.

C'était le bon moment pour jouir, question de timing. Sarah tirait beaucoup de fierté de sa maîtrise innée du timing, quel que soit le contexte. Elle haleta, crispa les muscles de son corps et poussa un petit cri. Dans la foulée, Alex fit de même.

— Ça va ? demanda-t-il sur un ton qui quémandait une réponse rassurante.

— Très bien, mon amour, dit-elle, son sourire à moitié avalé par une abondante tignasse brune.

— Je t'aime, susurra-t-il, en traçant un dessin imaginaire sur la surface du ventre de Sarah.

Elle frissonna. La déchirure dans la tapisserie l'appela. Qui l'avait faite, déjà ?

— Moi aussi.

Alex embrassa son épouse sur le front puis la tempe avant de se lever pour se diriger vers la salle de bains. Allongée sur le dos, Sarah l'attendait. L'inertie de son corps imitait celle de la mort avec un grand sens du détail. Elle entendit Alex lâcher un juron. L'énorme pot en céramique du Monstera Nora dans l'angle du salon venait de rencontrer l'un de ses orteils, encore. Sarah avait acheté cette plante cinq ans auparavant et lui avait trouvé l'emplacement idéal. Preuve en était que le végétal atteignait des proportions préoccupantes. À son retour, Alex s'enfonça dans les draps en poussant un soupir d'aise. Tandis qu'il s'enroulait dans l'immense couette – bien plus large que le lit le demandait – il lança un « bonne nuit, mon amour » et éteignit la lampe de chevet. Le silence et la pénombre envahirent la chambre. Après un léger grincement de dents, Alex se mit à ronfler. Il faisait partie de ces personnes bénies des dieux qui s'endorment sur commande. Sarah ne se souvenait pas de sa dernière nuit complète, alors par procuration, elle prenait plaisir à écouter les ronronnements d'Alex.

Elle serra les paupières et grimaça. Des bouffées de chaleur, d'insupportables petits brasiers aux quatre coins de son corps s'allumaient en elle avec une ponctualité frisant l'intelligence propre. Ça commençait toujours de la même manière : la

nuque suait d'abord, puis les extrémités et les feux se rejoignaient ensuite au niveau de la poitrine. Et à ce stade, Sarah brûlait vive.

Elle se désolidarisa de la serviette déjà mouillée qu'elle étendait chaque soir sous elle et traversa le couloir en direction de la salle de bains. Elle se mouvait dans le noir tel un ninja. Sarah avait décidé de l'emplacement de chaque élément de décoration, elle aurait pu préparer un veau marengo et dresser une table pour dix personnes sans ouvrir les yeux ni rien briser. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place, telle était sa devise.

Douze ans auparavant, Alex et Sarah avaient été pris d'une folie immobilière et avaient fait l'acquisition d'un cent-quinze mètres carrés dans le quartier surcoté de la Croix-Rousse, au nord de Lyon. Ils avaient ignoré toutes les mises en garde de leur entourage quant au fait que l'appartement était situé au cinquième étage sans ascenseur et sans place de parking. Alex et Sarah n'avaient vu que les parquets du XIX^e, les deux cheminées en marbre et la vue sur Lyon. Malgré les étages qu'ils montaient et descendaient chaque jour et l'abonnement au prix prohibitif à un parking privé, ils n'avaient jamais regretté leur choix. Sarah avait remodelé cet espace à leur image – moderne, propre, net, lisse – et traduit dans chaque détail leur vision du beau, du bien et du monde. Frôler la perfection lui avait pris six mois et, chaque année, elle opérait des changements dans l'espoir de l'atteindre.

Elle alluma la lumière. Son reflet dans le miroir la fit sursauter. Elle ne s'était jamais débarrassée du sentiment de la déception de n'être qu'elle-même. Sarah faisait avec Sarah sans grande conviction. Elle

disciplina son épaisse chevelure brune et bouclée qui, sans un surinvestissement financier, la ferait ressembler à un mouton noir. Elle fit couler de l'eau froide, imbiba un gant qu'elle déposa sur sa nuque, puis ses reins, et à nouveau sa nuque. Parfois, les bons soirs, ce rituel apaisait le feu, mais le plus souvent, son corps lui donnait l'impression de se liquéfier. Dès qu'on modifiait le taux d'hormones, tout prenait des proportions bibliques.

Au bout d'un temps qui lui parut interminable – et il l'était – les brasiers s'éteignirent. Elle passa un gant sous ses aisselles et entre ses seins, là où ça brûlait toujours plus intensément, et enfila un t-shirt en coton. Elle poussa un soupir déchirant : maintenant elle se sentait bien. Elle n'éprouvait plus aucune douleur dans le bas-ventre, ou dans les seins. Ses épaules qui s'étaient arrondies avec sa prise de poids s'affaissèrent. Avec les années de traitements, elle savait ce que signifiait se sentir bien pour une femme comme elle. Ça voulait dire : ovulation de merde, ponction de merde, FIV de merde et overdose de piqûres pour rien. Elle n'avait plus besoin d'échographie ou de prise de sang pour savoir exactement ce qui passait dans son utérus maudit : rien. Elle fixa son reflet, les yeux dans les yeux. À la naissance, une méchante fée lui avait livré le mauvais modèle de corps, de cela elle était certaine.

Sarah chassa ces vilaines pensées de son esprit et traversa le grand salon qui accueillait aussi une cuisine américaine un brin prétentieuse. Elle se servit un verre d'eau sans faire le moindre bruit et s'empara d'un des nombreux blocs-notes qu'elle disposait partout dans l'appartement – partout dans sa vie – et griffonna les choses qu'elle ne devait pas

oublier. À force, cette manie de faire des listes interminables agaçait Alex plus qu'elle ne l'amusait. La vie était pourtant bien plus efficace avec une to-do list.

Quand Sarah ne trouva plus aucune excuse pour rester debout en plein milieu de la nuit, alors qu'elle devait se lever à 6 heures, elle se résolut à retourner dans la chambre au papier peint déchiré. Elle s'arrêta sur le seuil de la porte et observa la silhouette d'Alex arrondir la couette à la lumière du lampadaire extérieur qui glissait à travers le vieux volet. Le souvenir de leur rencontre était toujours aussi vif. Un vrai coup de foudre, celui qui vous frappe comme un électrochoc. Celui qui crée un avant et un après Alex. Des années plus tard, elle le couvait encore d'un regard rempli du même amour.

Et aussi d'un peu de haine.

CHAPITRE 2

L'installation d'un nouvel horodateur sur le boulevard Gambetta avait déclenché la colère de tous les habitants d'Aigues-Mortes, excepté un. Dans sa bulle alcoolisée, Charline Leclerc évoluait à côté du monde et ne voyait rien de ce que les autres – les rabat-joie – voyaient. Son corps heurta donc de plein fouet l'objet planté sur le trottoir depuis trois ans. Si le cocktail d'alcool et de cocaïne absorbé tout au long de la nuit n'anesthésiait pas son organisme, elle aurait compris que le choc laisserait des traces, les jours suivants.

Levant le nez sur le bâtiment de la Poste, Charline fit semblant de réfléchir. Elle posa sans délicatesse ni élégance ses fesses sur le capot d'un vieux modèle de Twingo, lequel ne possédait heureusement aucun système d'alarme. La jeune femme fronça les sourcils et passa la main dans ses cheveux. La quantité de nœuds s'y trouvant mit très vite fin à son initiative. L'heure était grave, comme toutes les heures qui suivaient l'arrêt des shots de tequila et

de tout ce qui ressemblait à de la poudre blanche. Elle ne savait plus quelle direction prendre. Le monde calfeutré entre les remparts de la cité médiévale d'Aigues-Mortes passait pour un mouchoir de poche aux yeux de n'importe quel touriste, mais pour ses résidents et pour Charline, c'était un univers. Et, une nouvelle fois, Charline était paumée. Elle l'était depuis vingt ans, et ça ne rendait pas les choses plus faciles. Elle tangua un coup à gauche, un coup à droite. Finalement, elle fila droit (ce qui était une vaste blague) vers la rue Pasteur en direction du port, humant l'air comme un expert en grands parfums. Elle se croyait capable de reconnaître les effluves d'eau salée imprégnée des résidus d'essence des moteurs de bateaux.

Tandis que Charline longea les bâtiments, elle laissa traîner ses doigts sur les façades rugueuses et froides. Au fil de ses excès et de ses chutes, elle avait développé le réflexe de se tenir à n'importe quoi de solide où qu'elle se trouve. La technique ne se montrait pas très efficace. Cesser de boire et de se droguer l'eût été beaucoup plus pour éviter les accidents, mais ni Charline ni son cerveau dopé à mort n'envisageaient cette option. La douleur ou les cicatrices, elle s'en fichait, c'était la convalescence qui la terrorisait. Elle avait déjà testé, et à chaque fois, le même enfer. Rester immobilisée, encapsulée chez elle, contrainte de supporter les autres, ceux qui étaient les siens. En y pensant, elle se rapprocha du mur. Hors de question de revivre cet ennui abyssal qui réveillait ses petits crabes. C'était ainsi qu'elle appelait cette sensation de grignotage perpétuel qu'elle sentait dans sa tête et ses membres.

La place Saint-Louis, sa célèbre statue et ses élégants lampadaires étaient enfin en vue. Elle avait eu raison de suivre son odorat. Les parasols des restaurants ne s'étaient pas encore déployés et aucun touriste ne piaillait. À cette heure-ci, les lieux combinaient la paix et le charme des villages du sud. Dans trois heures, ils succomberaient au chaos de l'alignement de forces bien connues des locaux : week-end, économie de marché et beaux jours. Charline tourna sur la gauche et manqua de heurter deux travailleurs tombés du lit dont les pas frappaient le sol, d'une démarche volontaire et assurée que Charline n'avait jamais eue. Elle s'écarta en se collant à la façade d'une maison cossue, comme presque toutes les maisons prisonnières à l'intérieur des fortifications. Tête baissée, épaules rentrées et dos pressé contre la pierre, elle fuyait le contact visuel et espérait fusionner avec le décor. Avant, elle occupait l'espace, elle l'avalait tout cru et ne laissait rien aux autres. Avant, personne ne devait l'ignorer, personne n'aurait pu. Maintenant, elle glorifiait l'invisibilité pour la paix qu'elle procurait.

Une fois les hommes disparus au coin de la rue, elle reprit sa respiration et put faire semblant de croire qu'ils n'allaient pas juger sa dégainée de déchet. Il lui restait trois poubelles à dépasser et elle serait rendue à destination. Charline comptait toujours en poubelles, non en pâtés de maisons. Une habitude d'autant plus étrange qu'elle ne se souvenait pas de la dernière fois où elle s'était occupée des siennes.

Accoudée contre le mur de la demeure familiale, Charline fouilla chaque poche de son jean et de sa veste. Après plusieurs minutes émaillées de jurons,

elle mit la main sur son trousseau de clés, perdu dans le sac à dos dont elle avait oublié l'existence. Elle poussa la porte épaisse en bois, aussi grinçante et peu coopérative que trois cents ans auparavant, quand dix villageois s'étaient alliés pour l'installer. L'effort la fit transpirer. À vue de nez, il devait déjà faire quinze degrés. Où avaient foutu le camp les mois d'hiver ? Les meilleurs dans ce coin-là de la France. Charline tâtonna pour trouver l'interrupteur – des gens s'amusaient à le changer de place chaque fois qu'elle rentrait de soirée. Le long couloir en pierre s'alluma. Elle réprima un frisson. Enfant, elle comparait les lieux à l'intérieur des boyaux d'un animal géant.

Gravir l'étage qui séparait le magasin familial du logement représenta un défi de taille. Elle titubait déjà sur du plat, alors demander à ses jambes de coordonner une ascension relevait de la provocation envers les lois de la nature. Quand la porte blindée et moderne de l'appartement surgit devant elle, elle poussa un soupir de soulagement autant que de victoire. Comme à chaque fois, elle tenta de faire le moins de bruit possible pour ne pas réveiller ses deux colocataires : sa grand-mère Mimi et sa fille, Alice. Non pas tant pour éviter de les déranger, que pour s'épargner le chapelet de leçons de morale qui s'ensuivait.

Charline jeta au sol sac à dos et veste, envoya ses chaussures sur un tas de ses consœurs tout en s'agrippant au mur du couloir. Elle fila ensuite en direction du salon et de l'énorme canapé d'angle turquoise. Concentrée au maximum de ses capacités, elle ne remarqua pas l'ombre familière en haut des escaliers du duplex. Juchée sur les marches

supérieures, tel un vautour dans la posture dite du jugement dernier, Alice observait sans piper mot. Sur le court trajet, entre le moment où Charline dut quitter le mur et celui où elle s'écroula sur le canapé, son genou rencontra le coin de la table basse sans qu'aucun des deux n'y soit correctement préparé. La douleur lui scia le membre. Elle lâcha un juron avant de se souvenir de son vœu de silence. Son corps s'effondra sur les coussins dont le moelleux lui fila la nausée. À moins que ce ne fût la décoration de la pièce tout droit sortie d'un catalogue, l'odeur de produits nettoyants faussement bio ou juste l'air ambiant. Elle ferma les yeux et se répéta que la douleur et le chaos allaient passer. Dans la plus grande discrétion, celle qui scrutait les moindres faits et gestes de la fêtarde depuis son arrivée décolla de son perchoir pour atterrir juste en face de sa proie.

— C'est gentil d'avoir prévenu que tu étais en vie, lança Alice sur un ton de haine froide et ancienne.

Trop épuisée et trop shootée pour sursauter, Charline se contenta d'un hoquet mêlé d'un râle vaguement surpris. Les deux combinés aggravèrent ses nausées.

— Putain, Alice, annonce-toi quand tu surgis du néant !

— Comme si ça faisait une différence.

Charline chercha sa fille du regard dans la semi-obscurité maintenue par les volets encore clos. L'effort lui prit plusieurs secondes, assez pour que sa fille, agacée, allume le plafonnier.

— C'est parti, grogna Charline en se frottant vigoureusement les mains sur le visage.

— T'étais où ?

Voilà une question à laquelle la quadragénaire essayait de répondre au moins une fois par jour. Elle décocha un regard en biais en direction du fruit de ses entrailles. D'où venait cette créature, déjà ? Du haut de ses quinze ans, Alice était, en théorie, encore vaguement une enfant, pourtant, son expression était celle d'une adulte. Charline ne se souvenait pas que sa fille ait eu un autre air que celui-ci : dur et mature. Rien à voir avec l'insouciance et la naïveté de la jeunesse. Parfois, Charline doutait même avoir pu être à l'origine de cet autre humain. Elles ne se ressemblaient même pas.

— Je... je... bafouilla Charline d'une voix caverneuse, pour les accusations, madame la juge, on n'avait pas dit qu'on attendait au moins midi ?

Avant, elle était spirituelle, elle faisait marrer tout son entourage, ça faisait partie de son charme irrésistible.

— Encore une conversation que tu as eue dans tes rêves, répliqua Alice, avant de se diriger vers la machine à café.

Charline se redressa dans la douleur. Sa tête bascula en arrière comme si les muscles dans son cou avaient filé dans un autre corps. Ou que les crabes avaient fini par lui bouffer les tendons. L'odeur des grains broyés la dégoûta.

— T'es pas un peu trop jeune pour avaler un café avant d'aller à l'école ?

Parfois, Charline jouait à la maman. Elle n'avait jamais compris d'où ça lui venait.

— C'est pour toi et on est samedi, je n'ai pas cours, tu te souviens ? soupira l'adolescente. Non, bien sûr, tu ne sais même pas quel mois on est.

Forcément un mois de printemps, songea Charline, il faisait déjà tellement chaud. Un de ces mois chiants et bipolaires où on se jette sur le chauffage un jour et où on veut le brûler le suivant. Ça la contraria de ne pas pouvoir répondre à une question aussi facile. Au moins une fois, elle aurait bien voulu clouer le bec à sa fille.

— Ça va, ça va, lâcha-t-elle en constatant des marques sur la surface du plafond. Pourquoi tu dors pas jusqu'à midi le week-end comme tous les ados ?

— Je ne sais pas, maman, peut-être parce que je dois aider Mimi au magasin, vu que tu n'es pas en état de le faire. Encore.

Le visage de Charline vira au rouge. La colère galvanisait certains, les rendait éloquentes, pugnaces et incisifs. Chez d'autres, comme Charline, elle paralysait tout le système. Avec une expression de triomphe assumé, Alice posa devant sa mère une tasse remplie de café. Charline respirait fort, ses muscles s'étaient réveillés et lui faisaient un mal de chien.

— Voilà, conclut Alice, Mimi t'a laissé une assiette de lasagnes, t'as plus qu'à te souvenir où se trouve le micro-ondes et faire chauffer.

— Génial..., soupira Charline en tendant la main vers la boisson chaude sans trop savoir pourquoi.

Les hostilités domestiques firent place au silence, comme d'habitude. Pour un duo aussi dysfonctionnel que le leur, ces échanges faisaient partie d'une routine. Charline sentit la tension s'évanouir à chaque gorgée brûlante. Rien à voir avec la détente, c'était le désespoir qui revenait. D'abord, dans la nuque et aux extrémités, des fourmillements, puis

cela s'installait dans le cœur. La vérité, la vraie, triomphait : elle n'était plus assez déchirée.

— Bon, j'y vais avant que Mimi ne se retrouve encore toute seule ! lança Alice, lassée par le rien qui prenait toute la place dans le salon.

Charline tressaillit au point qu'un peu de café se renversa sur son jean, ajoutant une nouvelle tache à la dizaine d'autres.

— O... OK, dit-elle en hésitant, comme si elle n'était pas sûre d'être d'accord et que ça pouvait faire une différence.

Son cerveau choisit cet instant pour réveiller des images qu'elle détestait. Des souvenirs honnis qui revenaient en boucles. L'impression était brumeuse, puis elle se précisait ; un décor qui s'affinait malgré elle. Le rez-de-chaussée, la boutique familiale, l'héritage du clan Leclerc. Et plantée au milieu des rayonnages, depuis plus de soixante ans, Mimi, sa grand-mère. Une femme dont les vertus morales faisaient l'unanimité et dont la béatification surviendrait sitôt sa mort annoncée. La seule femme de l'arbre généalogique à avoir tenu bon. À quatre-vingt-un ans, Mimi n'avait plus l'âge de jouer à la vendeuse. Charline sentit la culpabilité l'envahir, mais ça ne suffisait jamais. Assise sur le canapé, elle visualisait la caisse enregistreuse, sentait l'odeur du magasin, voyait les couleurs et les formes des œuvres des artistes exposés. Non, elle n'était plus assez déchirée.

Elle prit une grande goulée d'air qui fit siffler ses poumons. La crise de panique suivait souvent la culpabilité.

— Alice ?

— Quoi ? répliqua l'adolescente alors qu'elle enfilait des ballerines roses poudrées.

— Tu... tu dis à Mimi que je descends dans un moment, d'accord ?

Pas plus que Charline, l'adolescente ne fit semblant d'y croire, elle ouvrit la porte d'entrée.

— Attends !

La panique, cette putain de panique.

— J'ai pas le temps de jouer à ça, maman.

— OK, OK... je voulais juste te dire que... je t'aime, tu sais ? Tu le sais ?

Alice prit un instant de réflexion. Charline aurait préféré tous les cercles de l'enfer à ce mutisme.

— Aimer mal, c'est pas aimer.

Charline crut entendre un peu de vice dans la voix de sa fille. Puis, cette dernière, juge de la Sainte Inquisition maternelle, tourna les talons et sortit de l'appartement. Elle ferma la porte avec froideur et assurance, là où toutes les autres créatures normales de son âge l'auraient claquée.

Après avoir reposé la tasse, Charline s'enfonça dans le fauteuil. Bientôt, elle s'endormirait. Le vide s'emparerait d'elle et elle ne penserait plus à rien. Comme Blanche-Neige, après avoir mordu la pomme empoisonnée. C'était ça le secret. Il ne lui restait plus que l'étape de la mise en bière dans un joli cercueil en verre. Elle en avait de la chance, cette conasse de Blanche-Neige.

Quand la pendule marqua l'heure suivante, bien que Charline n'eût aucune idée de laquelle, elle ne dormait toujours pas. C'était une première. Consommer autant de produits chimiques pour si peu de résultats avait de quoi désespérer même un drogué aguerri. Elle secoua le nid d'oiseau auburn

qui lui servait de chevelure. Ses jambes tremblèrent d'angoisse ou de manque. La peur de ne plus jamais s'assoupir et donc d'oublier la submergea. Elle en avait tellement ras-le-bol du bordel dans sa tête, du bordel autour d'elle et de cette ombre qui la suivait partout. Certaines paroles de Mimi lui revinrent en tête. Un vieux conseil qui remontait à son enfance, quand Charline ignorait que la vie est une perverse narcissique. La vision se précisa en même temps que les mots. Mimi au bord de la mer, assise sur sa chaise pliante, un livre à la main qu'elle ne lisait jamais, car trop occupée à surveiller ses petites filles. Et une phrase qu'elle prononçait toujours comme un mantra, une prophétie :

« Charline, si tu n'y arrives pas, demande à Sarah, elle sait faire. »